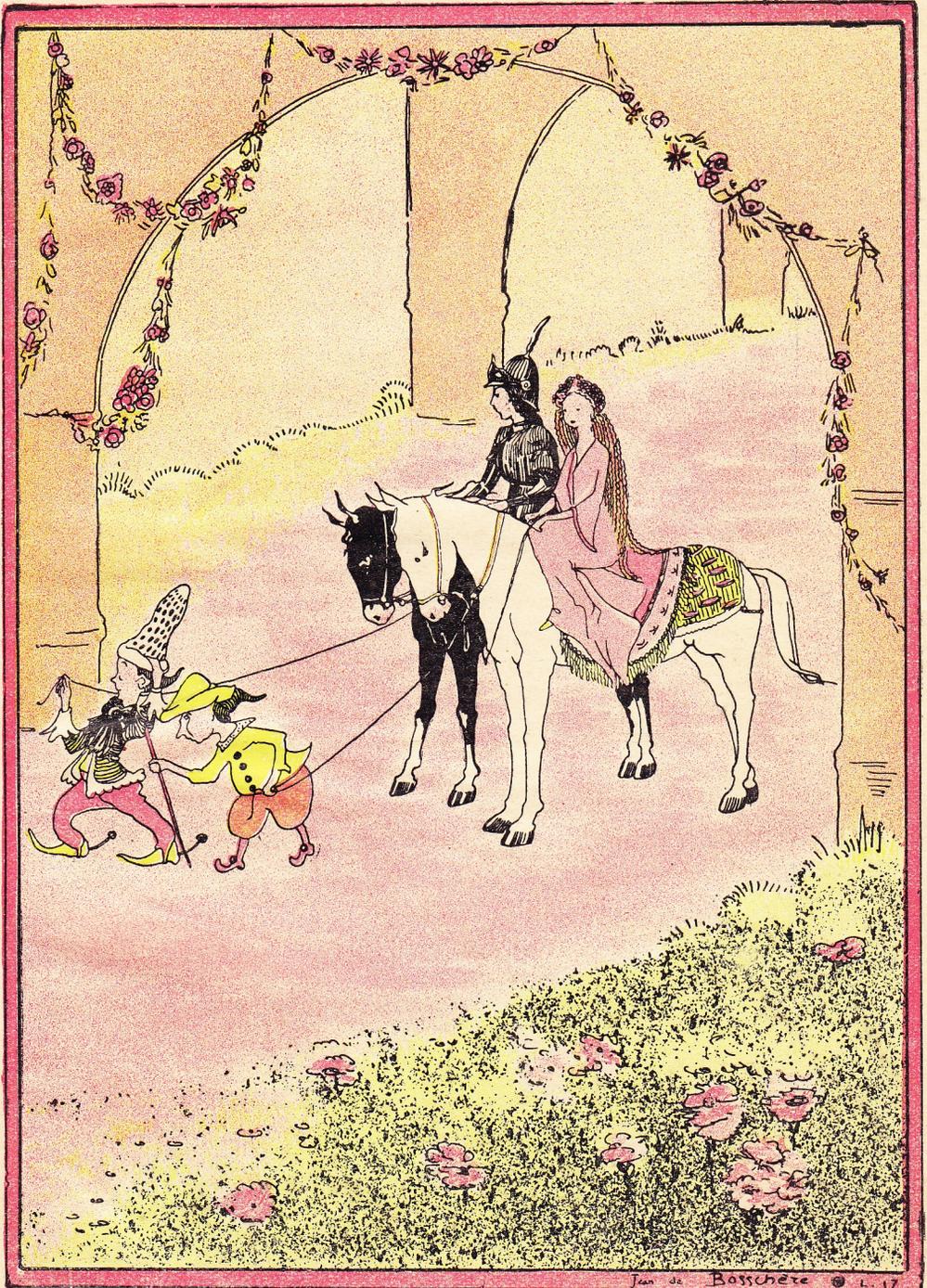


ALBERT COENE

Le Géant de Ravenstein



L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS

ALBERT COENE

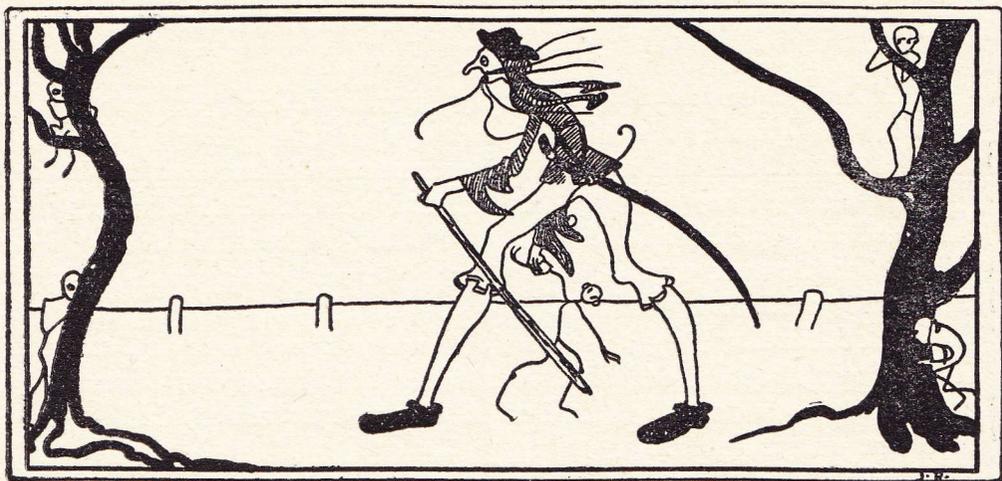
LE GÉANT
de
RAVENSTEIN

Dessins de I. De Bosschère



L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS

- 1929 -



LE GÉANT DE RAVENSTEIN

Au bon vieux temps, il y avait un géant dont la taille dépassait neuf pieds, ce qui est une hauteur de trois mètres environ !

Il était très maigre ; il ressemblait à un échalas.

Mais sa force égalait celle de Samson.

Il traversait les routes, rapide comme le vent, tandis que derrière lui, ses moustaches et ses cheveux longs flottaient comme des oriflammes.

Il portait des vêtements serrants, boutonnés solidement de crainte qu'ils ne fussent déchirés.

Contrairement aux autres géants de cette époque, le géant de Ravenstein n'était ni cruel, ni sanguinaire.

Il ne supportait pas l'injustice ; il faisait la chasse aux mal-fauteurs qui le redoutaient d'ailleurs. Il les châtiait durement, impitoyablement.

Les autres géants jaloux de sa force quittaient le Brabant.

Il était le croquemitaine des méchants, mais le grand ami des faibles et des opprimés.

Malheur à ceux qui commettaient des injustices ; malheur aux brigands des grandes routes et à ceux des bois ; le géant de Ravenstein les dépistait, les arrêtait et les chenapans expiraient leurs méfaits.

Sur une colline, près de Tervueren, à proximité du domaine de Ravenstein, le géant habitait dans un vieux manoir, devant lequel s'étendaient un parc paré de fleurs rares, des vergers dont les arbres centenaires avaient le tronc tordu étrangement.

De ses fenêtres, le géant pouvait voir le palais du Duc de Brabant édifié de l'autre côté de la vallée sur un monticule qu'entourait un bois immense où des hêtres croissaient et que traversaient des drèves de chênes magnifiques.

Le château du géant était flanqué d'une tour. Elle s'élevait au-dessus des cimes les plus hautes de la forêt. Pendant que le Duc Jean I guerroyait, le géant de Ravenstein veillait sur le Brabant...

Il habitait avec sa fille Jasmine. Elle était blonde, toute mignonne. Son visage exprimait une candeur naïve.

A l'âge de vingt ans, elle n'avait pas encore quitté le domaine paternel. Elle ignorait le faste des réceptions du palais ducal auxquelles le Duc l'invitait.

Son père cependant ne lui défendait pas de sortir. Mais elle ne se plaisait que dans la solitude de son jardin où elle prenait plaisir à écouter le chant des oiseaux. Elle contemplait les fleurs et savait communier avec la vie intime des arbres.

Son père était bon et tendre ; elle vivait sans soucis, sans désirs, heureuse parfaitement.

Son père possédait un manuscrit unique, orné de lettrines, d'énluminures chatoyantes.

C'était l'œuvre d'un vieil artiste, moine de Rouge cloître.

Cet ouvrage d'art contenait des histoires merveilleuses dont la lecture engendrait des rêves délicieux.

Lorsqu'il pleuvait, la fille du géant s'asseyait devant la fenêtre. La vallée lui paraissait toute grise et triste à faire pleurer.

En hiver, couverte de neige, la vallée lui semblait plus grande et d'aspect séduisant.

Elle se plaisait à suivre le vol des corbeaux lourds.

La nature toute blanche revêtait alors aux yeux de Jasmine, le charme exaltant des légendes qu'elle avait lues dans le vieux manuscrit aux riches couleurs.

Au printemps, une profusion de fleurs exhalait des odeurs suaves ; elles pénétraient dans les chambres du château, emplissaient le cœur de la jeune fille de désirs vagues et d'une lassitude troublante.

Elle voulait quitter le manoir paternel, s'en aller ailleurs pour entendre d'autres voix, voir d'autres yeux briller au soleil.

Certain jour de mai, les seringas fleurissaient au pied de l'enceinte du château, Jasmine flânait dans le parc paternel.

Son père parcourait la forêt à la recherche de deux bandits redoutables.

Jasmine admirait le paysage, le tronc argenté des bouleaux sur le versant de la colline ; la vallée où l'eau des sources coulait en murmurant vers un grand lac bleu.

Elle franchit les confins du parc et s'arrêta à la lisière de la forêt dont la beauté la ravissait.

Les arbres y paraissaient plus hauts, plus vigoureux ; le soleil rayonnait avec plus d'éclat ; les fleurs embaumaient de façon plus pénétrante.

Elle s'avança timidement. Une sorte de crainte l'envahit, mais ce fut une sensation agréable qui humectait ses prunelles, avivait le carmin de ses lèvres fines et donnait des reflets de nacre à ses petites dents.

Elle soupira, tout imprégnée d'odeurs troublantes.

Son cœur se fondit de tendresse.

Elle chemina et prit plaisir à faire bruire la jonchée de feuilles mortes sous ses petits pieds chaussés de satin pourpre.

Devant le lac bleu, elle s'arrêta, songeuse.

Tout à coup, apparut un chevalier jeune et beau. Son visage imberbe exprimait une bonté attrayante.

Il regarda Jasmine ; il ne lui parla pas, tant son cœur était troublé.

Mais pris soudain d'un élan d'attendrissement, il se mit à genoux aux pieds de la jeune fille.

Elle le considéra avec surprise et songea :

Pourquoi ce jeune inconnu se prosterne-t-il avec tant d'humilité ?





Bien que confuse, elle lui sourit et l'enveloppa de regards tendres. Elle entendit des pas qui s'approchaient.

C'était le géant de Ravenstein qui s'en revenait de sa chasse aux bandits.

Son cœur se contracta en voyant un jeune homme agenouillé aux pieds de Jasmine. Il s'approcha et dit dans un soupir :

« Mon enfant, que fais-tu, ici ? »

Puis, au jeune chevalier il s'adressa avec humeur :

— Qui vous a donné le droit d'aborder ma fille ?

— Seigneur, répondit le jeune homme, votre demoiselle n'est pas une inconnue pour moi ; depuis longtemps, son image hante mes esprits ; à présent que je la vois vivante, je ne peux plus résister aux mouvements de mon cœur. J'adore Jasmine. Souffrez que je vous demande à pouvoir l'épouser.

A ces mots, le cœur de Jasmine s'épanouit comme une fleur ; ses yeux resplendirent ; il fit très clair en son âme ravie.

L'amour la troubla ; elle sentit une crainte vague lui mordre le cœur.

Son père dit cependant au jeune homme de se lever, puis, avec autorité, lui posa les trois questions suivantes :

— Qui êtes-vous ?

— Que faites-vous ?

— D'où venez-vous ?

Jasmine frémit ; des pleurs brouillèrent ses yeux et des appréhensions tracassèrent son esprit.

Elle saisit la main de son père, la couvrit de baisers et elle chuchota des paroles que le jeune chevalier ne put comprendre.

Le géant réitéra moins brutalement les trois questions, auxquelles le jeune homme répondit avec une pointe de fierté :

— Je suis Henri de Malèze, chevalier de la cour du duc Jean I. J'ai été promu chevalier en récompense de ma bravoure à la bataille de Woeringen.

Le géant considéra un instant son interlocuteur, puis cordialement :

— Vous êtes chevalier ; j'ai confiance en votre droiture. Dites-moi donc nettement ce que vous désirez !

Alors, le jeune chevalier se mit à parler avec transport :

— En imagination, j'ai vu souventes fois votre jeune fille telle qu'elle est : belle, sereine, bonne et tendre. Je l'aime éperduement. Mon cœur lui appartient ; mes pensées lui sont dédiées ; ma volonté et toute mon âme lui sont soumises. Bref, je sens que je ne pourrais pas vivre heureux sans Jasmine.

— Je ne crains pas que vous ne fassiez le bonheur de mon enfant, répondit lentement le géant. Toutefois, j'ai juré de la fiancer à

l'homme capable de tracer en une nuit un chemin à colonnade reliant mon château à Rouge-Cloître ; et par cette route, le fiancé emmènera Jasmine, assise sur un cheval blanc.

Henri de Malèze se tut. Son visage s'assombrit. Il songea.

Personne ne pourra satisfaire à la demande du géant. Il exige ce travail pour m'évincer et ne pas devoir se séparer de sa fille.

Un silence tomba.

Le géant et sa fille regardèrent l'attitude songeuse du chevalier.

Le premier dit :

— Jeune homme, j'attends avec impatience le résultat de votre savoir. Je vous salue.

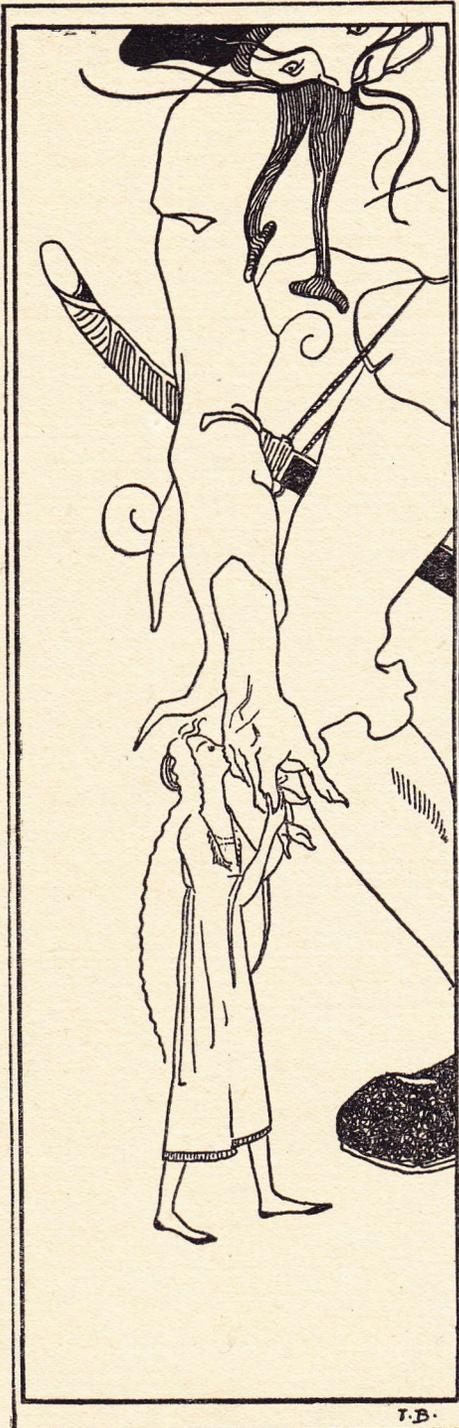
Il prit Jasmine par la main et se dirigea dans la direction de son château.

Henri de Malèze leva la tête ; il s'étonna que la figure de Jasmine n'exprimât pas la tristesse.

Il lui sembla lire dans ses yeux souriants une joie exaltante.

Lui cependant l'enveloppa d'un regard de pitié. Mais soudain, il se rappela que l'amour peut déplacer des montagnes. Il sentit son cœur se gonfler d'espérance.

Seul sur la route, il se prit à mesurer des yeux la



distance entre le château du géant et la porte d'entrée du Rouge Cloître.

Cette distance lui parut énorme.

Il est impossible de faire ce que le géant exige, soupira-t-il ; à moins qu'une force surnaturelle n'intervienne.

Le jour déclinait.

L'ombre des arbres s'allongeait sur les chemins. Le soleil couchant colorait la jeune verdure et la jonchée des chemins sous bois.

Le jeune chevalier réfléchit, puis, il prit délibérément la direction vers le Mont de Cuivre où, dans les mines, des centaines d'ouvriers travaillaient.

Il leur demanda s'ils pourraient en une nuit tracer une route à colonnade entre le château du géant et le Rouge Cloître.

On ne lui répondit pas, mais tous les yeux le fixèrent pleins de surprise.

On croyait se trouver en présence d'un fou.



Il demeura hébété devant le silence de ces hommes rudes aux mains calleuses.

Leur poitrine était velue ; il vit sur leurs bras nus des muscles en relief.

Enfin, un vieux mineur dit moitié grave, moitié moqueur :

« Noble chevalier, pour exécuter ce travail, il faudrait embaucher cinq mille ouvriers !..

Henri de Malèze se tut ; il retourna chez lui, le cœur gros.

Il prit le chemin longeant le marécage où des feux follets lui-
saient doucement.

Il entendit crier son nom.

Rentré sous bois, il vit un petit homme appuyé contre un gros sapin.

C'était un gnome.

Ses cheveux gris et sa barbe blanche contrastaient avec l'ex-
pression éveillée d'un visage au teint hâlé !

Ses yeux glauques brillaient d'intelligence.

Il portait des sabots de cuivre ; son bonnet de forme conique était du même métal.

Les bras croisés sur la poitrine, il aborda le jeune chevalier.

— Seigneur, vous me paraissez aujourd'hui très affligé, dit-il.

— Hélas ! oui, je suis désespéré.

— Je le sais, beau chevalier, je sais aussi les raisons de vos peines. Il n'y a pas lieu cependant de vous désespérer pour une bagatelle de l'espèce. Je pourrais vous aider, mais à certaines conditions.

— Comment ! s'écria Henri de Malèze ? Mais d'abord, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Je suis le Roi du Mont de Cuivre !

Le gnome se redressa dans une attitude de fierté. Puis, après une courte pause, il reprit d'une voix altérée par une tristesse mal dissimulée :

— Depuis des siècles, ma race habite à l'intérieur du Mont de Cuivre. A présent, il n'y reste que peu de place pour nous abriter, car le Mont est miné, sillonné de galeries pour transporter le minerai de cuivre. Bientôt, les miens ne sauront plus où se reposer. Si vous vouliez remédier à notre détresse, beau chevalier, nous vous tirerons d'embarras.

Le jeune chevalier, intéressé par ces propos, demanda de quelle manière, il pourrait rendre service.

— Ecoutez, chevalier. Faites cesser le travail à l'intérieur du Mont de Cuivre et nous vous aiderons à tracer la route à colonnade par laquelle vous pourrez conduire vers le bonheur, la belle Jasmine.

— Hélas ! soupira le chevalier, le Mont de cuivre appartient à mon oncle. Je suis sans ascendant sur lui ; je le sais cupide et ne pourrai pas le décider de cesser l'exploitation des mines de cuivre. D'ailleurs, il a un fils qui est plus intéressé que son père.

— Ce fils, interrompit le gnome, vient d'entrer dans le repos éternel. Il s'est rompu le cou, ce matin, en faisant sauter son cheval au-dessus d'un fossé.

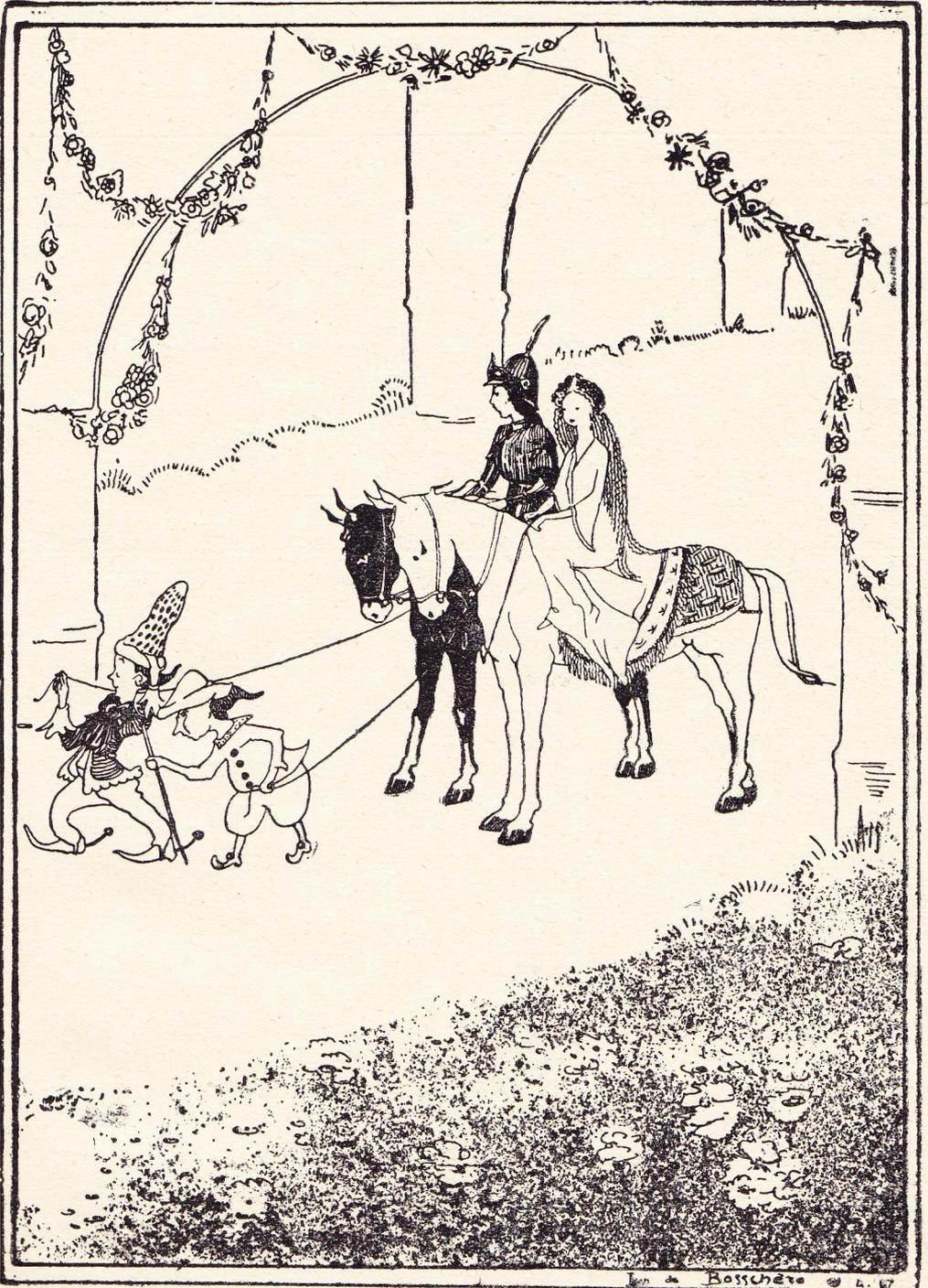
— Mon cousin est mort, s'écria le chevalier surpris.

— Oui, il est mort, ce matin même. Que Dieu préserve son âme de l'enfer, reprit le gnome.

Il songea un moment, puis poursuivit :

— Vous êtes donc l'unique héritier de votre oncle. Il a septante ans ; la mort tragique de son fils aggravera sa caducité. Il mourra bientôt. Vous deviendrez alors propriétaire du Mont de cuivre. Vous en disposerez à votre guise. Promettez-moi donc de faire cesser l'exploitation des mines. D'ailleurs, votre mariage avec Jasmine, la fille unique du géant de Ravenstein, triplera votre fortune.

— Mais la route à tracer ?



— Une bagatelle pour nous. Promettez-moi sur l'honneur de nous restituer le Mont de Cuivre, dès la mort de votre Oncle ; demain, vous irez chercher votre fiancée.

Henri de Malèze dégaina son glaive, le tint devant lui et solennellement prononça :

— Je jure sur mon honneur de chevalier de Jean I de vous céder le Mont de Cuivre, le lendemain de la mort de mon oncle.

— Merci, beau chevalier.

Le gnome serra la main du jeune homme ; il manifesta sa joie, frappa des mains et sautilla sur place comme les enfants joyeux.

Puis, il proféra gravement :

— Cette nuit, la nouvelle route sera tracée ; demain matin, vous irez chercher Jasmine. A bientôt, beau chevalier ! A bientôt !

Le gnome disparut.

Le chevalier Henri de Malèze tout bouleversé par cette rencontre rentra chez lui ; il se coucha, mais il ne put dormir.

Il entendit pendant des rumeurs confuses.

Il écouta attentivement ; il distingua alors des roulements de chariots, des coups de marteau, le bruit de truelles, bref, un brouhaha de chantier en plein travail.

Il s'avisa de se lever, de sortir. Un orage épouvantable se déchaîna.

Il pleuvait à torrents, le tonnerre grondait sans interruption.

Jasmine reveillée en sursaut frémissait.

Dans la chambre de son père, elle exprima son épouvante.

« Soyez tranquille, ma chère enfant, répondit le géant ; nous demeurons à l'abri du malheur ; rentrez vite dans votre chambre ; vous prendriez froid. »

— Mais, père, écoutez donc. Ne dirait-on pas que cent chariots roulent sur la route, que mille tombereaux versent des pavés tandis que des pilons frappent continuellement la terre.

Le géant tendit l'oreille. Il perçut à travers le bruit du tonnerre des murmures étranges.

Son visage prit soudainement une expression d'hébétude.

Il ouvrit la fenêtre pour mieux écouter.

La pluie singla douloureusement son visage ; il referma la fenêtre...

Jasmine et le géant demeurèrent toutes oreilles.

Ce dernier songea :

« Si le chevalier Henri de Malèze avait commencé le tracé de la route, il serait fou à lier. »

Le bruit décrut. On n'entendit plus que des grondements de tonnerre lointains.

Jasmine rentra dans son lit. Elle ne put fermer l'œil.

Le silence qui pesait maintenant sur sa chambre l'effrayait plus que le vacarme qui l'avait fait s'enfuir auprès de son père.

Elle aspirait à voir l'aurore argenter les vitres.

Les heures passèrent lentement.

Enfin, la fraîcheur du jour naissant la fit frissonner ; les oiseaux se réveillèrent ; un merle exhala ses roulades ; le roitelet lui répondit ; les tsjip ! tsjip !! tsjip ! des moineaux couvrirent un instant tous les bruits.

Jasmine ouvrit la fenêtre.

Elle crût rêver en découvrant, baignée dans la clarté de l'aurore, une large route à colonnade reliant le château paternel avec le Rouge Cloître.

Elle put difficilement contenir un cri de joie quand elle reconnut Henri de Malèze.

Il était assis sur un cheval brun richement harnaché qui s'avancait avec fierté dans la direction du château.

A côté de cette monture superbe, marchait un poulain blanc entouré de dix petits garçons en costume des pages de la cour ducale...

Le chevalier rayonnait de bonheur ; il était habillé de velours noir ; la gaine d'or d'une épée pendait à un ceinturon pourpre ; une aigrette blanche ornait son casque d'argent.

Jasmine faillit s'évanouir ; elle s'habilla avec hâte pour inviter son père à contempler le merveilleux spectacle.

Le géant considéra béatement la route à colonnade.

Il branla la tête, ne dit pas un mot, car il était navré de devoir se séparer de sa fille.

Mais la parole d'un honnête homme est sacrée !

Jasmine quitta donc le château assis sur le poulain blanc conduit par six pages vêtus de riches atours.

L'Hyménée fut célébrée avec pompes. Il y eut une réception au palais ducal.

Le chevalier Henri de Malèze rendit parfaitement heureuse la belle Jasmine, la fille unique du géant de Ravenstein.

Et le lendemain de la mort de l'oncle du chevalier, le Mont de Cuivre fut déserté par tous les ouvriers.

Les gnomes réintégrèrent leur domaine dans le vieux Brabant à proximité de Rouge Cloître.

